

nouveautés sur le couple permanence/innovation en matière de troupes auxiliaires ; M. Petitjean réfute l'idée reçue de l'essor de la cavalerie au III^e siècle. L'apparition de nouveaux corps de troupes montées dans la deuxième moitié du siècle ne provient pas de créations mais de détachements prélevés sur d'autres unités. G. Sartor s'intéresse aux fédérés dans les guerres impériales des III^e et IV^e siècles et à l'effort d'intégration de ces barbares engagés par traités au système militaire romain en fonction des besoins et des tactiques. Enfin P. Kovacs réévalue à la baisse la place des *foederati* pannoniens grâce notamment à l'archéologie et révisé les événements qui suivent la bataille d'Andrinople en 378. Une brève conclusion de P. Cosme clôture les contributions. Bibliographie et index complètent ce riche volume.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Emily A. HEMELRIJK, *Hidden Lives, Public Personae. Women and Civic Life in the Roman West*. Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. relié 23,5 x 15,6 cm, XX-610 p., 20 pl., 25 fig., 2 cartes. Prix : 64 £. ISBN 978-0-19-025188-8.

Depuis sa thèse, publiée en 1999 sous le titre *Matrona docta* et consacrée aux diverses facettes de l'éducation féminine à Rome, Emily Hemelrijk a marqué la recherche par ses travaux grandement appréciés sur les multiples aspects de la vie publique des femmes, en particulier les prêtrises (ici même en 2005 et 2006) ou le patronage (*Historia* 2004). Récemment E. Hemelrijk a aussi piloté un colloque traitant de la relation entre le genre et la vie civique (cf. AC 86 [2017], p. 551-553). Il était donc temps de proposer une synthèse de ses apports répartis dans de nombreux articles, et cet ouvrage en constitue le résultat, avec un titre qui à lui seul résume le propos : les femmes romaines, malgré une vie privée très retirée et cachée, exerçaient aussi des fonctions et des positions publiques dans plusieurs domaines de la vie des cités d'Italie ou d'Occident. Un premier chapitre porte sur les définitions du sujet et les caractéristiques de la documentation. L'auteur y rappelle l'importance du cadre des « cités » dans tous les aspects de la vie, qu'elle soit politique, religieuse ou économique, mais insiste aussi sur la relativement faible représentation des femmes dans la documentation, pourtant riche. Proportion limitée mais éventail social difficile à mesurer, les sources informant explicitement des catégories sociales élevées et aussi, selon une particularité qui a déjà été soulignée, du monde des affranchis, sensible au donner à voir de l'épigraphie. Quant au 50 % restant, E. Hemelrijk choisit de ne pas les qualifier trop précisément tout en mesurant que cette « classe moyenne » est constituée de personnes relativement riches et susceptibles d'ascension sociale auprès desquelles se recrute le renouvellement décurional. Ce paysage qui se dessine en toile de fond comporte aussi la question de la romanisation et de l'adhésion des indigènes aux standards de vie romains dont l'épigraphie donne à penser qu'elle était communément répandue. Cinq chapitres divisent ensuite la matière, chapitres qui correspondent aux thèmes déjà abordés par l'auteur dans les années précédentes, à savoir les prêtrises, l'évergétisme, le patronage civique, la participation aux associations, et les honneurs divers telles les sépultures publiques ou les statues. Aux pages d'analyse et de synthèse correspondent en seconde partie de volume des tableaux complets des attestations de toutes ces activités, soigneusement classées et procurant toutes les réf-

rences souhaitables. Comme il est inévitable, il faut relever quelques inexactitudes, dans le nom des prêtresses par exemple (ainsi p. 430 pour *CIL* XII 4411) ou dans la définition de leur dédicace (ainsi *Iulia Natalis* n'a pas offert un « tetrastyle temple » *CIL* XII 4332). Le caractère concis du tableau ne permet pas non plus les nuances d'interprétation et certaines définitions de statut social sont très hypothétiques. Un index aurait été utile qui aide le lecteur à naviguer dans des catégories et des rubriques qui répartissent les occurrences, ainsi que dans les pages historiques. Il est ainsi très peu commode de rechercher une inscription ou une dénomination précise sans connaître le détail du contenu qui explicite la position dans six catégories comprenant parfois douze rubriques différentes. L'accent mis sur les prêtrises, dans le chapitre 2, est l'occasion pour l'auteur de s'interroger sur l'adéquation entre ces sacerdoces féminins et la conception civique de la religion publique, le « polis-model » qu'elle a tendance à critiquer. Sa bibliographie est relativement orientée vers les auteurs qui prônent une vision individualisée de la religion romaine, avec une certaine tendance à la considérer dans une perspective « complexe » où le public et le privé sont difficiles à distinguer. Ces réflexions liminaires, qui ne sont pas tout à fait convaincantes, sont suivies par un tableau précis de la répartition géographique et sociale des différentes prêtrises attestées, qu'elles soient dédiées aux divinités proprement dites, ou au culte impérial. Exposé lui-même complété par des réflexions sur les qualifications requises, les droits et les devoirs des prêtresses, ainsi que sur le coût pécuniaire et social, enfin sur les motivations qui pouvaient animer ces femmes. En conclusion, E. Hemelrijk rappelle la contradiction entre sources littéraires et épigraphiques, les unes discréditant et minimisant, les autres valorisant la participation féminine aux cultes. Le chapitre suivant est consacré aux évergésies féminines. Les listes d'attestations en paraissent très complètes mais pourtant sujettes à discussion. La bibliographie de la question présente des lacunes et plusieurs cas problématiques auraient pu être davantage exposés. Les mêmes questionnements sont présentés dans une perspective chronologique : catégories sociales, types de dons, motivations ; et le cheminement se poursuit pour la participation aux associations, qui montre que les « clubs » féminins n'étaient pas les seules occasions d'activité féminine mais que les collègues et notamment celui des *augustales* apportent régulièrement des mentions de membres féminins. Dans certains cas, il s'agit de patronage et le lecteur passe ainsi ensuite au traitement des patronages féminins, de cité ou de *collegia* ainsi qu'aux titres honorifiques du type « *mater* ». C'est l'occasion d'analyser certaines *tabulae patronatus*, comme celle de *Nummia Varia*, bien connue (*CIL* IX 3429). Il reste ensuite à parcourir les différents honneurs dont peuvent bénéficier les femmes : statues, sépultures. Curieusement il n'est pas fait mention des funérailles publiques dont la catégorie plus modeste aurait pu faire émerger des femmes de statut social et économique inférieur. La conclusion rappelle le titre du livre. Il ne faudrait pas croire que les femmes romaines avaient toutes une vie publique riche et visible. Pas plus qu'il ne faudrait penser qu'elles menaient une existence retirée et confinée dans leur maison et leur famille. La nature et les caractéristiques de la documentation dans chaque cas faussent la perception et un équilibre critique doit être établi par l'historien. E. Hemelrijk insiste aussi sur la grande différence entre la ville de Rome, où l'empereur et sa famille dominant la vie publique (il faudrait pourtant ne pas y oublier la part des sacerdoces féminins majeurs, part essentielle dans la vie religieuse de l'État), et les

cités d'Italie ou d'Occident, entre lesquelles aussi de grandes disparités se font jour, mais où il existe – et de plus en plus au fil des trois premiers siècles – un espace accessible à l'activité féminine, sa représentation et sa visibilité. On parvient donc à une conclusion générale qui rejoint celle que nous avons déjà eu l'occasion d'exprimer à plusieurs reprises : on peut s'interroger sur les parts respectives de motivations de prestige individuel et d'obligation familiale qui animaient ces femmes. Aussi les raisons doivent assurément se chercher dans une volonté de s'affirmer et de s'accomplir personnellement dans la vie publique et la société locale ; ce que leur sexe ne leur permettait pas officiellement, leur richesse l'obtenait. Car quoique l'on puisse nuancer sur les catégories sociales de toutes ces femmes à l'activité publique et visible, elles étaient riches, du moins suffisamment riches pour pouvoir assumer de telles dépenses. Dès lors, le propos doit bien être compris : « public *personae* » certes, mais pour toutes celles qui n'en avaient pas les moyens, surtout « hidden lives ».

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Volker GRIEB (Hrsg.) unter Mitarbeit von Clemens KOEHN, *Marc Aurel – Wege zu seiner Herrschaft*. Gutenberg, Computus Druck Satz & Verlag, 2017. XIII-466 p. Prix : 98 €. ISBN 978-3-940598-27-1.

Trouvant son origine dans un colloque tenu en 2011, le volume se veut un bilan critique de l'époque de Marc Aurèle, cherchant à fuir l'idéalisation d'un empereur philosophe. Les dix-neuf contributions rassemblées sont en général claires, précises et se terminent souvent par un utile *Fazit* qui condense les résultats de l'enquête. On ne peut, pour des raisons de place, toutes les aborder également ici. Si elles couvrent largement les principaux aspects du règne, leur propos va d'une forme proche du chapitre de manuel spécialisé à l'article de recherche avec des approches plus ou moins pointues. Parmi ces dernières, on peut mentionner la manière dont Clemens Koehn éclaire le *senatusconsultum Orfitianum* grâce à Malalas, inscrivant aussi son sujet dans les perspectives plus larges de l'évolution du droit et de l'interprétation de l'action de Marc Aurèle. De même, Peter Weiß présente un bilan sur les diplômes militaires du règne et l'interruption, de 168 à 177, de la distribution de diplômes en métal, qui fut reconduite, sous Commode, pour les auxiliaires. Il publie aussi un diplôme inédit du règne de Commode pour la garnison urbaine. Similairement, en se focalisant sur un seul personnage – mais lequel ! –, la claire synthèse d'Helmut Halfmann sur Hérode Atticus permet d'aborder les rapports de l'empereur aux puissantes élites locales et à l'hellénisme. D'autres contributions ont un sujet plus large comme celle de Claudia Horst où l'on retrouve des réflexions développées aussi dans son livre de 2013. Bien des contributions concernent un sujet ou un thème examiné sur la longueur du règne et parfois aussi sur celui d'Antonin, et deux articles concernent les Chrétiens et leur rapport à Marc Aurèle. Ces divers bilans fourniront souvent d'utiles points de départ comme lorsque Wolfgang Spickermann procure une mise au point sur la religion et les cultes, ou Sven Schipporeit sur les triomphes. Torsten Mattern présente un bilan des constructions du règne. Il avance prudemment l'hypothèse d'un temple à Sarapis et réfute l'idée que l'on pourrait déduire la construction d'un temple à Mercure à partir des fameuses monnaies RELIG AVG. On